

IDENTITÉS

Entre être et avoir : qui suis-je ?

Ont collaboré à cet ouvrage :

Joyce Aïn
Bernard Golse
Jean-Claude Kaufmann
Yann Leroux
Olivier Marc
Varenka Marc
Michela Marzano
Sylvain Missonnier
Alain Monnier
Marie Rose Moro
Virginie Pape
Alain Roucoules
Marie-José Sibille
Irène Théry
Serge Tisseron
Guy Tonella
Serge Vallon
Daniel Welzer-Lang

IDENTITÉS

Entre être et avoir : qui suis-je ?

Sous la direction de Joyce Aïn

Préface de Bernard Golse

 érès

Cet ouvrage est constitué des communications
et conférences préparatoires au Carrefour Identités
qui s'est tenu à Toulouse les 3 et 4 octobre 2009
à l'initiative de l'association Carrefours & Médiations
La Source, 26, chemin du Bessayré
31240 Saint-Jean. Tél. 05 61 74 23 74

L'élaboration scientifique et l'organisation pratique
ont été assurées par
Jacques, Joyce et Laurence Aïn, Catherine Amoyal,
Michèle Capdequi, François Estivals, Kalou Estrella,
Christiane Lamy-Fabre, Maïthé Monerat,
Alain Roucoules et Pierre Teil.

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Illustration :
Jean-Pierre Landau,
Un certain regard,
huile sur toile, 2003.

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2600-2
Première édition © Éditions érès 2009
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Table des matières

Préface	<i>Bernard Golse</i>	7
Introduction	<i>Alain Roucoules</i>	11
Qui suis-je ? dans le miroir parental...	<i>Joyce Aïn</i>	15
Être ou avoir : la question des identifications primaires	<i>Bernard Golse</i>	21
L'embryon, mémoire de l'homme	<i>Varenka et Olivier Marc</i>	29
Les expériences corporelles : à l'origine de l'identité de soi	<i>Guy Tonella</i>	37
L'identité	<i>Jean-Claude Kaufmann</i>	55
Identités plurielles ou l'Odyssée de notre Vie	<i>Virginie Pape</i>	65
La peur de l'autre : quand la différence devient menace	<i>Marie-José Sibille</i>	79
Le corps, un adversaire ?	<i>Michela Marzano</i>	97
De l'identité substantielle à l'identité narrative : la question du genre	<i>Irène Théry</i>	107
Identité et différence des sexes. La tentative <i>queer</i>	<i>Daniel Welzer-Lang</i>	119
Le sentiment d'identité dans les espaces virtuels	<i>Alain Monnier</i>	135
Sous le signe numérique du lien	<i>Sylvain Missonnier</i>	143
iDentités 1.0	<i>Yann Leroux</i>	157
Peur, phobie et violence dans l'identité	<i>Serge Vallon</i>	171
<i>Avicenne l'andalouse</i> ou devenir thérapeute en situation transculturelle	<i>Marie Rose Moro</i>	185
Grandir au temps de la révolution virtuelle	<i>Serge Tisseron</i>	211
Bibliographie	225

Bernard Golse

Préface

Il me faut d'abord remercier chaleureusement Joyce Aïn, ainsi que toute son équipe si dynamique et si conviviale, de savoir nous offrir, depuis plusieurs années, le cadre des Carrefours toulousains comme un formidable espace de rencontre et de pensée, espace que je trouve, personnellement, marqué par une dimension de liberté très précieuse à une époque où le prêt-à-porter conceptuel, le poids du politiquement correct et les perversions de la pensée unique ont un impact si intense et si désastreux sur un certain nombre de nos activités et de nos réflexions...

Encore donc un grand merci pour ceci, et toute ma reconnaissance également pour m'avoir fait l'honneur et le plaisir de rédiger la préface de cet ouvrage qui rassemble les interventions du Carrefour de 2008.

Le thème de ce Carrefour était centré par la question importante – on pourrait même dire fondamentale ou fondatrice – de l'identité, ou plutôt des identités, et j'en garde, pour ma part, un souvenir très vivant et très présent.

L'identité est, bien entendu, le fruit de nos diverses identifications successives et de toute la dynamique du jeu identificatoire qui nous constitue progressivement en tant que sujet pensant et parlant, mais comme celles-ci, comme les identifications, elle pose tout d'abord la question de la validité ou de l'utilité de tel ou tel concept, de telle ou telle notion, ou de tel ou tel modèle.

Un concept, une notion, un modèle peuvent, en effet, être utiles, voire indispensables, sans être pour autant valides au sens,

par exemple, d'une Evidence-Based Medicine (EBM) dont on sait les ravages actuels dans notre champ !

Mais le concept d'identité s'avère aussi fondamentalement pluridimensionnel, et ce sont ces deux aspects que j'aimerais souligner dans cette préface, en espérant ainsi aider le lecteur à mettre en perspective féconde les différentes contributions à cet ouvrage.

Utilité ou validité, tout d'abord ?

Le modèle des identifications est, on le sait, l'incorporation avec, entre ces deux pôles, les processus d'introjection, distinction sur laquelle j'insiste dans ma propre contribution à cet ouvrage. Aucune de ces trois notions – incorporation, introjection et identification – ne sauraient être validées d'un point de vue expérimental, et pourtant, nous ne saurions nous passer d'aucune d'entre elles pour comprendre l'histoire clinique d'un sujet ou pour pénétrer l'intimité d'une situation clinique, donc pour échanger entre professionnels de la psyché !

S'il en va ainsi pour ces trois notions, il en va donc de même pour celle d'identité qui en est, au fond, la résultante phénoménologique, et c'est là quelque chose que nous devons garder en tête et dont nous n'avons aucunement à rougir.

Savoir qui l'on est au double sens du « Qui suis-je ? », selon qu'on l'entend en référence au verbe « être » (soit dans le registre de l'Être et des identifications primaires), ou en référence au verbe « suivre » (soit dans le registre de l'Avoir et des identifications secondaires), s'avère en effet indissociable d'une dimension subjective à laquelle nous devons nous tenir fermement adossés. En effet, la modernité ne consiste en rien à nier ou à exclure toute subjectivité, ce qui ne ferait que dangereusement confondre scientificité et scientisme, mais, bien au contraire, à inclure la subjectivité dans nos pratiques théorico-cliniques, comme S. Freud a su le faire à propos du transfert, comme l'école kleinienne et post-kleinienne a su le faire à propos du contre-transfert, et comme E. Bick a su le faire dans le champ de l'observation.

Vouloir se faire croire que ce qui est délicat ou difficile à appréhender n'existe pas est au mieux une démarche tristement illusoire, au pire une authentique malhonnêteté intellectuelle...

Ainsi donc, le sentiment d'identité (et il y aurait d'ailleurs lieu de discuter le fait de savoir si le concept de sentiment est, ou

non, le plus légitime) s'avère, à mon sens, indissociable d'une double dimension subjective et phénoménologique, double connotation qui en fait un concept métapsychologique à la fois central et pourtant pas-comme-les-autres, donc extrêmement passionnant.

Identité ou identités, ensuite ?

Il est sans doute risqué, et peut-être fallacieux, de vouloir parler de l'identité au singulier, car l'identité est simultanément une et multiple.

Pour dire les choses autrement, il existe de multiples facettes à l'identité qui s'ancre et s'origine dans des sources diverses (développementales, corporelles, psychiques, relationnelles et sociologiques, par exemple), tout en s'organisant sur différents plans (narratif, virtuel et transculturel, notamment).

On pense, ici, à R. Kaës qui a beaucoup insisté sur l'idée que « le monde est corps et groupe, qu'il n'est que corps et groupe ». Il me semble que cela peut éclairer utilement notre propos sur l'identité dans la mesure où savoir ou sentir qui l'on est ne peut se concevoir que comme un savoir ou un éprouvé de soi-dans-le-monde. Il n'y a pas, en effet, de vision de soi qui ne soit une vision de soi-dans-le-monde, comme il n'y a pas de sujet sans objets, ni représentation de soi qui ne soit, en dernier ressort, une représentation de soi en relation avec les objets de notre environnement.

D'où la richesse de ce Carrefour de 2008 et de cet ouvrage qui en témoigne, puisque le lecteur y trouvera un ensemble de textes qui renvoient aux divers ancrages de l'identité (des identités) évoqués ci-dessus : ceux de J. Aïn, de V. et O. Marc et le mien pour l'ancrage développemental, ceux de G. Tonella, de M. Marzano et de D. Welzer-Lang pour l'ancrage corporel, ceux de J.-C. Kaufmann et V. Pape pour l'ancrage psychique, ceux de M.-J. Sibille et de S. Vallon pour l'ancrage relationnel.

Ce à quoi il faut ajouter les précieuses contributions de I. Théry pour la référence narrative de l'identité, celles de A. Monnier, de S. Missonnier, de Y. Leroux et de S. Tisseron pour la référence virtuelle, et celle de M.R. Moro pour la référence transculturelle (de l'identité du thérapeute).

Je conclurai cette préface en disant tout le plaisir que j'ai eu à participer à ce Carrefour, et celui que j'ai, aujourd'hui, de

prendre conscience que le concept d'identité fait lui-même écho, par la multiplicité de ses composantes, à la dynamique transdisciplinaire propre aux Carrefours toulousains.

C'est tout à l'honneur de l'intelligence de Joyce Aïn que d'avoir su créer cet effet de réverbération par le choix d'un thème aussi fascinant et stimulant que celui de l'identité, ou des identités.

Alain Roucoules

Introduction

« Au je dit le soi : “Éprouve ici douleur.”
Et alors il souffre et réfléchit à la manière de ne plus souffrir
– et pour cela précisément il doit penser.
Au je dit le soi : “Éprouve ici plaisir.”
Lors il s’égouit et réfléchit à la manière de maintes fois encore s’égouir
– et pour cela précisément doit penser. »
Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*¹.

Erik Erikson, psychanalyste, est l’un des premiers qui a participé à familiariser le terme et la problématique de l’identité dans les sciences humaines. En 1968, il annonçait : « L’étude de l’identité devient aussi centrale à notre époque que celle de la sexualité à l’époque de Freud². » Depuis, comme Catherine Halpern l’introduit dans un article intitulé « Faut-il en finir avec l’identité ? », « l’identité a submergé en l’espace de quelques décennies l’ensemble des sciences humaines. Qu’il s’agisse d’analyser des réalités aussi diverses que la psychologie des individus, les mutations des religions, les rapports hommes-femmes, les professions, la vie

Alain Roucoules, psychothérapeute, psychodramatiste, directeur adjoint de l’Institut Saint-Simon à Toulouse.

1. F. Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Folio essais, 1985.

2. E. Marc, *Psychologie de l’identité. Soi et le groupe*, Paris, Dunod, 2004.

familiale, l'immigration ou les conflits ethniques, l'identité s'est imposée comme un mot magique³ ».

Construite sur la base des structures mentales et des processus psychiques individuels, l'identité est un processus dynamique tout au long de l'existence de chacun, conjuguant singularité, appartenance collective et groupale. Tendante vers une stabilisation de la conscience de soi, le sentiment d'identité n'est pas figé. Il évolue suivant les âges, en fonction des événements de la vie et des traumatismes (séparation, deuil, rencontre, maladie, conjoncture professionnelle...), en fonction des mouvements sociétaux. Nous avons vu certains aspects de ces facteurs dans trois des Carrefours précédents où nous avons discuté des processus de résonance et de résilience, et l'année dernière, de l'impact des nouvelles configurations familiales.

Pour Pierre Tap⁴, qui pense l'articulation du psychologique et du social, l'identité « est ce qui me rend semblable à moi-même et différent des autres, c'est ce par quoi je me sens exister en tant que personne et en tant que personnage social (rôles, fonctions et relations), c'est ce par quoi je me définis et me reconnais, me sens accepté et reconnu, ou rejeté et méconnu par autrui, par mes groupes ou ma culture d'appartenance ».

De caractère multidimensionnel, l'identité ne peut se réduire à une de ses composantes ; elle est irréductiblement un processus de construction avec tensions et conflits, que de manière schématique nous pourrions situer à trois niveaux :

- intrapsychique : unicité du soi, l'inconscient et la division du sujet, le je ;
- intersubjectif : relations aux autres, regard des autres, rôles ;
- du contexte socioculturel : appartenances sociales, avancées scientifiques, évolutions technologiques, manière de penser l'humain.

L'aspect tensionnel et conflictuel se retrouve aussi au gré des époques dans les approches conceptuelles : entre le primat de l'intériorité, celui des interactions sociales et des déterminants sociaux, et le primat du biologique, la question de l'identité est un creuset de tensions, de dialectique et de polémique.

3. *Sciences humaines*, n° 151, juillet 2004.

4. P. Tap, *La société Pygmalion*, Paris, Dunod, 1992.

La communication en réseau, qui allie la téléphonie, l'informatique et l'image à un moment de notre évolution où les institutions sociales sont affaiblies, constitue-t-elle de nouvelles enveloppes et étaye-t-elle positivement les individus dans leurs processus de construction comme nous le verrons, ou au contraire y a-t-il lieu de s'inquiéter ? Pour reprendre Robert Crumb⁵, dessinateur de BD, « Les hommes sont désorientés, déboussolés [...] À cause des ordinateurs, les nouvelles générations ont des systèmes nerveux qui fonctionnent totalement différemment de ceux de leurs parents. Impossible de prédire les effets à long terme. »

À partir de la question des nouvelles formes de construction identitaire, y a-t-il lieu de s'interroger sur une modification structurelle du fonctionnement psychique ou, comme à chaque étape des progrès techniques, de nouveaux processus sont-ils en jeu ? Pour Jacques Derrida⁶, « C'est à une transformation de la société elle-même que nous avons affaire [...] À partir du moment où une réalité nouvelle prend corps, où elle existe, la psychanalyse – comme toute autre discipline d'ailleurs – doit la penser, l'interpréter et la prendre en compte, et non pas la condamner, car cela reviendrait à l'exclure ou à la dénier, et donc à transformer une discipline en code de déontologie et à faire des praticiens des censeurs ou des procureurs ». Nous pourrions en suivant interroger en quoi ces réalités nouvelles font et vont faire bouger les divers corpus conceptuels des différentes disciplines. « De quoi demain sera-t-il fait ? », interroge Victor Hugo dans l'un de ses poèmes des *Chants du crépuscule*.

Si l'identité est au cœur de la compréhension des mutations sociales actuelles, nous allons ici explorer en quoi et comment ces mutations influencent le processus de construction identitaire et créent des turbulences à l'éternelle question du « Qui suis-je ? ».

5. *Le Nouvel Observateur*, 23 juillet 2008.

6. J. Derrida, E. Roudinesco, *De quoi demain... Dialogue*, Paris, Flammarion, 2003.

Joyce Aïn

Qui suis-je ? dans le miroir parental...

Depuis bientôt vingt-cinq ans, les thèmes de nos Carrefours s'emboîtent, s'enchaînent les uns aux autres, et lorsque j'ai dû proposer un titre pour le programme de celui-ci, j'étais encore imprégnée de nos réflexions autour du Carrefour « Familles ». J'ai pensé alors à un échange que j'avais eu avec Bernard Golse au cours d'une journée sur la dépression des bébés et des adolescents, nous avons parlé de la difficulté des adolescents à trouver leurs repères aujourd'hui... Bernard Golse jouait avec le double sens de « qui suis-je ? » – être et suivre... Mais les ados sont-ils les seuls à vivre cela ?

Je reçois souvent des hommes et des femmes, de 50 ans ou plus, ayant d'importantes et diverses responsabilités, qui ont, comme on dit, « réussi » mais qui se posent la même question... Qui suis-je ? C'est donc bien une interrogation essentielle pour notre époque un peu compliquée sur le plan de l'identité. Il nous faut, à la fois, faire face à cette sorte d'exigence d'être « soi-même » à travers une image, et suivre un modèle aujourd'hui quasiment imposé...

Nous savons tous combien il est difficile de traiter avec notre corps, avec notre image, face au regard de l'autre. D'ailleurs, quand nous nous regardons, le matin au réveil, dans notre miroir,

pour nous retrouver après avoir « disparu » dans la nuit, dans le sommeil... il est des matins où la glace nous sourit, il en est d'autres où elle se montre impitoyable. Le pire est que ce reflet, cette image, cet « autre moi », va nous accompagner tout au long de la journée, tout au long de la vie. Les rapports que nous entretenons avec notre double dans le miroir sont donc aussi exigeants que complexes. Existerions-nous, pourtant, sans ce miroir qu'est le regard de l'autre ? d'un autre quel qu'il soit...

Cet autre préfiguré, un temps, par ce regard/miroir des parents... « Quelle est la différence, écrivait Amélie Nothomb, entre les yeux qui ont un regard... et les yeux qui n'en ont pas ? Cette différence a un nom, c'est la vie. La vie commence là où commence le regard. » Notre vie commence évidemment dans le regard maternel, pour reprendre Winnicott : ce que voit le bébé, c'est le miroir des yeux maternels. « Et ce que son visage exprime est en relation directe avec ce qu'elle voit. » Mais dans ce miroir, le bébé voit aussi une mère qui regarde son bébé... et ainsi de suite, sans fin... C'est magique !

Qu'en est-il aussi de notre ressenti de l'absence d'un regard ? Une patiente me racontait récemment sa souffrance lorsque sa mère parlait d'elle à la 3^e personne, sans jamais la regarder, elle... Elle me disait combien elle s'était sentie comme devant un miroir déformant. Elle n'avait pas de place à elle.

Dans le regard des autres, nous cherchons donc, d'abord, notre propre reflet. Ainsi, après le regard de nos parents, vient le regard de nos amis, de nos pairs à l'adolescence, ensuite de nos supérieurs, avec une certaine inquiétude... Puis nous nous mettons en quête d'un miroir de référence. Cela signifie, bien sûr, nous mettre en quête de l'amour : mais, en vérité, il ne s'agit au fond que de la quête de notre propre identité. Un coup de foudre s'avère souvent la trouvaille d'un « bon miroir », qui nous renvoie un reflet satisfaisant de nous-même. On cherche alors à s'aimer, encore, dans le regard de l'autre. Instant fascinant, là aussi, où deux miroirs parallèles se renvoient mutuellement des images agréables. D'ailleurs, il suffit de placer deux miroirs face à face pour s'apercevoir qu'ils reflètent toujours l'image qui se regarde à l'intérieur de la même image, dans une perspective infinie... Ainsi la trouvaille du « bon miroir » nous rend multiple et nous ouvre des horizons sans fin. Quel sentiment de puissance et d'éternité ! N'est-il pas comparable à la toute-puissance du bébé ?

Il y a quelques années, pour un autre Carrefour, « Transmissions », j'avais essayé de démontrer l'influence du « souhait » parental sur la bisexualité psychique d'un sujet. Je commençais en citant les mots de la mère de Blanche-Neige dont l'espoir était d'avoir la plus belle petite fille qui soit : « Aussi blanche que la neige, aux cheveux aussi noirs que le bois d'ébène de la fenêtre, avec des lèvres aussi rouges que le sang. » Mais le conte ne nous dit pas comment devaient être les yeux de Blanche-Neige... Peut-être que cette mère-là ne les imaginait même pas, prise dans son rêve. Ces yeux l'auraient sans doute regardée, attendant son regard reflet en retour... Cela nous renvoie au regard parfois absent des mères déprimées que l'enfant qui fait le « clown » va s'efforcer d'animer. Pensons au poème *L'arbre* de Winnicott :

« Ma mère sous l'arbre pleure, pleure, pleure
 C'est ainsi que je l'ai connue
 Un jour étendu sur ses genoux
 Comme aujourd'hui dans l'arbre mort
 J'ai appris à la faire sourire
 À arrêter ses larmes
 À abolir sa culpabilité
 À guérir sa mort intérieure
 La ranimer me faisait vivre. »

Aujourd'hui, je pense au miroir de la belle-mère de Blanche-Neige : « Miroir, mon beau miroir, dis-moi que je suis la plus belle... » Ce désir tellement impérieux, vital, violent qu'il en devient meurtrier d'envie, de rage et de jalousie. Car la belle-mère (ou marâtre) est l'image de la mère devenue menace, dans la rivalité de l'adolescence. Tout regard de l'autre peut devenir menace à cette période, il sera moquerie, blessure, ironie destructrice ou jugement terrifiant...

Notre image est garante de notre identité, de notre moi. Même très imparfaite, elle est le lien qui nous relie au monde extérieur, aux autres. Pourtant, nous ne naissons pas déjà dotés d'une image de nous-même. La vision que nous avons de notre corps se forge progressivement dans la petite enfance. Au cours des premières semaines de l'existence, le nourrisson et sa mère ne font qu'un. C'est l'importance de cette période de « préoccupation maternelle primaire »... Plus tard, ce sont les moments d'absence de la mère, bien dosés, puis le sevrage, encore une séparation, l'acquisition de la motricité, la découverte de l'autre, qui vont per-

mettre un début d'individuation. Mais il faut atteindre cette étape du développement nommée « stade du miroir » pour que l'enfant acquière vraiment la conscience de lui-même, de son propre schéma corporel.

Cette révélation s'effectue sous le signe de la rencontre. Car l'enfant dans les bras de sa mère (ou de l'adulte qui s'occupe habituellement de lui) se voit, soudain, dans le miroir : « Oui, c'est toi, c'est l'image de toi », authentifie la mère. Et le petit de jubiler de ce reflet grâce auquel il possède, enfin, une vision unifiée de son corps et, par conséquent, de son moi, sous le regard de sa mère. « La conscience de soi, nous dit Daniel Marcelli, repose donc sur ce paradoxe : il nous faut passer par le regard d'un autre pour y accéder. »

Dans ce contexte, la parole de l'adulte est capitale. Livré seul, sans mots, à l'énigme du miroir, l'enfant peut s'y noyer tel Narcisse, explique Françoise Dolto dans *L'image inconsciente du corps*. Elle nous donne l'exemple d'une fillette américaine devenue schizophrène à 2 ans et demi. Envoyée à Paris et confiée à une nourrice inconnue ne parlant pas l'anglais, elle avait été reléguée dans une chambre d'hôtel « où tous les meubles étaient en glace et les murs recouverts de miroirs ». Jusque-là, elle était tout à fait normale, riant, jouant, comme tous les enfants de son âge ; seulement, abandonnée à cet espace de silence, sans limites, « elle s'est perdue, éparpillée en bouts de corps visibles partout, dans les miroirs, dans la glace des portes, morcelée dans tout l'espace, sans aucune présence amie ».

Lorsque la confrontation avec l'image n'apporte que mystère, froideur et dureté, le sentiment n'est pas au rendez-vous : selon Dolto, « le stade du miroir, révélation pour l'enfant de son être au monde, au milieu des autres, peut également devenir destructeur si l'enfant est impuissant à s'y retrouver. »

Dans l'histoire de Blanche-Neige, on peut se demander si les différentes « propositions séductrices » de la marâtre déguisée ne seraient pas autant de leurres (miroirs déformants d'une image). Heureusement, c'est le plus souvent grâce au regard vivant de l'adulte qu'un « individu » pourra se penser comme « toujours identique », dans une continuité de liens, en dépit du temps qui passe, des événements qui se succèdent. C'est l'idée, proposée par Bernard Golse, de l'araignée qui veut quitter le plafond mais qui va tisser son fil pour y rester reliée... L'intégration de cette continuité d'être est incontournable : sans elle, l'enfant ne peut

anticiper son devenir, rien ne l'assure qu'il a un avenir, que demain, au réveil, il sera le même. Mais il est tout aussi indispensable qu'il puisse intérioriser cette image, l'intégrer dans ses représentations de ses images parentales

Boris Cyrulnik a beaucoup développé ces idées au cours de ce même Carrefour « Transmissions », ainsi que la notion de « neurones miroir ou fonction instinctive d'imitation, mimétisme (dite mise en phase intentionnelle), comme une façon de faire corps avec l'autre pour lui plaire... ». Si c'est le regard de l'autre qui rassure l'enfant dans la première rencontre avec son reflet, il va constituer pour l'individu l'occasion de mesurer l'écart qui sépare son être intime, invisible, de son image, de son apparence. Et cet écart, sinon ce manque, va immédiatement ouvrir une blessure : l'image est là, accessible au regard, mais elle n'est jamais complète, elle ne dit pas tout... C'est ainsi que, notre vie durant, nous nous efforcerons de réduire la distance qui sépare notre image de la vérité de notre être. La recherche d'un look, d'un style, témoigne, justement, de cette volonté d'harmoniser intériorité et extériorité. Mais la béance ne peut être entièrement colmatée, et c'est pourquoi nos relations à notre image demeurent souvent variables : un jour, je m'aime ; le lendemain, je peux me haïr.

De même, lorsqu'un enfant présente un trait distinctif qui le fait ressembler à un membre de la famille franchement ou même inconsciemment détesté par son père ou sa mère, il est courant qu'on le lui fasse, de façon inconsciente, payer très cher. C'est ainsi qu'on pourrait en venir à se mépriser, à se trouver laid. La déception parentale, trahie par et dans son regard miroir, pèse souvent très lourd dans notre rapport à notre corps. Un garçon était attendu, une fille est arrivée. Éduquée comme un « petit mec », brimée dans sa féminité, elle grandira mal dans sa peau, garçon manqué, fille ratée, femme inachevée, ayant honte parfois de sa féminité. Pour se sortir d'une telle impasse, un long travail sur soi est quelquefois nécessaire, le temps de comprendre que, jusqu'à présent, on a vécu enfermé dans un impossible désir parental, dont il convient de s'extirper pour se penser, enfin, soi-même !

Notre image s'est construite à partir des regards, des paroles, des fantasmes de nos premiers autres, nos parents. Et il nous faut faire avec, sans nous laisser envahir, capturer par ce « cadeau empoisonné ». Nous avons une image, mais nous ne nous réduisons pas à cette image. De toute évidence, beaucoup l'ignorent, qui s'obstinent, de nos jours, à transformer leur corps en idole vir-

tuelle, en statue momifiée, dédiées à la déesse apparence, oubliant le sens vital du regard intérieur.

Car il est impossible de se conformer en tout point aux désirs, aux attentes d'autrui, à moins de consentir à y perdre notre identité. Nous mesurons donc combien la place, le regard, le sens que l'on va donner à un enfant peut être important. Il en est de même, en tant que thérapeute, de la place, du sens qu'on va donner à un patient. Car le destin d'une relation est aussi le destin d'un sens... Celui d'une vie.